

## La traduction et la construction du sens : un chemin à double sens

Branko Rakić

Faculté de Philologie, Université de Belgrade\*

---

Dans notre article, nous aborderons le sujet des unités de sens et de la construction du sens du point de vue de la traductologie. On pourrait dire que la construction du sens se fait à deux sens dont le premier (texte–traducteur) sous-entend une recherche minutieuse du sens, la compréhension du texte original par une traductrice/un traducteur. Le deuxième sens (traducteur–lecteur) comprend la reformulation du sens saisi *en fonction des idées et non en fonction des mots* (Delisle 1984 : 82), la réexpression du sens dans des cadres morphosyntaxiques clairs et propres à la langue d'arrivée. Nous nous pencherons aussi sur les notions de base de la théorie interprétative de la traduction, en lien étroit avec la construction du sens, telles que *déverbalisation, reformulation, traduction par équivalences* (Lederer 1994). En nous appuyant sur un corpus d'exemples tirés des exercices de traduction du français vers le serbe avec nos étudiants de quatrième année de la Faculté de Philologie de Belgrade, nous tâcherons de démontrer que sans déverbaliser, en pratiquant une traduction mot à mot, une *traduction linguistique* comme l'appelle Lederer (1994), en ramenant ainsi la notion d'*unité de sens* à un mot, à un syntagme, on n'arrive presque jamais à construire du sens. À partir des conclusions de l'analyse de notre corpus, nous essaierons de montrer toute l'importance que devraient prendre des exercices de visualisation, de déverbalisation et de reformulation dans l'enseignement universitaire de la traduction pour faire éviter à de futurs traducteurs les pièges de traduction littérale, le plus souvent inopérante.

*Mots-clés* : construction du sens, unités de sens, contexte verbal, contexte cognitif, théorie interprétative de traduction, traduction par équivalences, traduction linguistique, visualisation, déverbalisation, reformulation.

### 0. Introduction

Qu'est-ce que *le sens* du point de vue de la traductologie ? Selon Marianne Lederer, c'est « *un ensemble déverbalisé, retenu en association avec des connais-*

---

\*branko.rakic@fil.bg.ac.rs.

*sances extralinguistiques.* » (Lederer 1994 : 24). D'après Danica Seleskovitch, le sens, c'est :

Un vouloir dire extérieur à la langue (antérieur à l'expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant) [...] L'émission de ce sens nécessite l'association d'une idée non verbale à l'indication sémiotique (parole ou geste, peu importe en soi le support qui se manifeste de façon perceptible ! [...] la réception du sens exige une action délibérée du sujet percevant. Dans cette perspective, on est amené à ne plus voir dans l'agencement des mots que des indices, puisés par le locuteur dans le savoir partagé qu'est la langue, reconnus de ce fait par l'auditeur, mais ne servant au premier que de jalons pour sa pensée, et au second que de tremplin pour la construction du sens de ce qu'il entend (Seleskovitch & Lederer 1997 : 72).

Du point de vue de la traductologie, on pourrait donc dire que la construction du sens se fait à deux sens dont le premier (texte-traducteur) sous-entend une recherche minutieuse du sens, la compréhension du texte original par une traductrice/un traducteur.

Une compréhension qui se fait, d'après les adeptes de la théorie interprétative de la traduction (Seleskovitch & Lederer 1997), par le biais des processus tels que la visualisation et la déverbalisation : après avoir lu une phrase, un passage dans un texte, on retient un sens déverbalisé, une représentation mentale, on retient « *ce qui est compris tandis que disparaissent les mots.* » (Lederer 1994 : 23).

Une compréhension qui se construit à partir d'*unités de sens* n'ayant pas toujours des limites faciles à prévoir et à déterminer et qui naîtraient, comme écrit Marianne Lederer (1994 : 27), « *de la fusion en un tout du sémantisme des mots et des compléments cognitifs* ». De la fusion du bagage cognitif englobant des connaissances linguistiques et des connaissances extralinguistiques avec *le contexte verbal*, « *c'est-à-dire la présence simultanée d'un ensemble de mots dans la mémoire immédiate, qui dans l'écrit correspond à l'empan de l'appréhension visuelle, [...]* » (Seleskovitch & Lederer 1997 : 44), aussi bien qu'avec *le contexte cognitif* qui est « *l'ensemble dynamique des informations qu'apporte à l'auditeur le déroulement du discours ou au lecteur celui de sa lecture.* » (Seleskovitch & Lederer 1997 : 45).

Qu'une unité de sens ne coïncide que rarement avec un mot ou un syntagme, et qu'elle découle de la jonction des significations des mots et des compléments cognitifs, c'est ce que Lederer démontre par l'exemple suivant, tiré complètement de son contexte et devant lequel un traducteur ou un interprète ne peut que s'arrêter tout net car, quoique bien conscient des significations de chacun de ces mots, il ne peut même pas en deviner le sens : « *C'est une épreuve redoutable que de présenter, tout nu, son enfant au public.* » (Lederer 1997 : 16).

Une fois replacée dans son contexte, cette phrase redevient plus que parlante et le sens qu'elle véhicule, le message à faire passer, saute aux yeux :

Les résultats de la recherche ne peuvent être socialement utilisés que dans la mesure où ils sont extraits de leur gangue théorique, méthodologique, ou empirique. Pour le corps social dans son ensemble, une recherche ne présente d'intérêt que si les phénomènes, les situations, les transformations économiques et sociales étudiés sont mis en lumière par un discours scientifique intelligible... tout cela exige de la part des chercheurs une grande maturité. **C'est une épreuve redoutable que de présenter, tout nu, son enfant au public** (Lederer 1997 : 16).

Le deuxième sens (traducteur-lecteur) dans le processus de traduction et de construction du sens comprend la reformulation du sens saisi « *en fonction des idées et non en fonction des mots* » (Delisle 1984 : 82), la réexpression du sens dans des cadres morphosyntaxiques et sémantiques clairs et propres à la langue d'arrivée et par là la restitution adéquate du texte original.

En nous appuyant sur un corpus d'exemples tirés des exercices de traduction du français vers le serbe avec nos étudiants de quatrième année de la Faculté de Philologie de Belgrade (années universitaires 2020/2021 et 2021/2022), nous tâcherons de démontrer que sans déverbaliser, en pratiquant une *traduction linguistique* comme l'appelle Lederer (1994 : 15), c'est-à-dire une traduction mot à mot, une *traduction par correspondances*, et en ramenant ainsi la notion d'*unité de sens* à un mot ou à un syntagme, on n'arrive presque jamais à construire du sens.

### *1. La traduction par correspondances vs la traduction par équivalences*

Nous trouvons indispensable d'attirer l'attention, tout d'abord, sur la distinction reflétant bien la conception qui est à l'origine de la théorie interprétative de la traduction<sup>1</sup>: la distinction entre la notion de *traduction par correspondances* et celle de *traduction par équivalences*.

La *théorie interprétative de la traduction* a été développée par opposition à la conception de *traduction littérale* ou *linguistique* (Lederer 1994 : 15)

---

<sup>1</sup> L'adjectif *interprétative* dans son nom renvoie aux origines mêmes de cette théorie, en décrivant sa genèse. En fait, à ses débuts dans les années 1970, cette théorie a été élaborée à partir des observations et des réflexions que ses fondatrices Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, deux interprètes chevronnées et anciennes professeures à l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle), ont faites grâce à leur expérience respective dans le domaine de l'interprétation (la traduction orale) pour trouver ensuite son application aussi bien dans le domaine de la traduction écrite que celui de la traduction littéraire.

qui trouve son origine dans l'enseignement des langues classiques et par la suite dans celui des langues vivantes étrangères, et plus précisément dans les exercices bien connus de thème et de version servant à faire acquérir aux élèves les règles grammaticales et syntaxiques d'une langue étrangère, ainsi qu'à faire enrichir leur vocabulaire.

Pour les adeptes de *la théorie interprétative*, cette traduction linguistique ne tient compte que des phrases et des mots pris isolément, individuellement, et elle ne consiste qu'à remplacer les mots étrangers dans une phrase par les mots correspondants dans la langue d'arrivée, à mettre bout à bout leur signification respective en respectant la forme syntaxique de départ, celle de la langue étrangère: « [...] *on juxtapose des éléments linguistiques isolés qui correspondent individuellement d'une langue à l'autre mais qui, assemblés, représentent un puzzle mal ajusté à la forme naturelle que prendrait la pensée dans l'autre langue.* » (Seleskovitch & Lederer 1997 : 24).

La traduction linguistique procède ainsi par *transcodages*, (Seleskovitch & Lederer 1997 : 16–36), c'est-à-dire *par correspondances – la mise en correspondance* systématique des mots, des éléments de deux langues, comme dit Lederer (1994 : 51).

Suivre aveuglément l'alignement des mots et la forme syntaxique d'un texte en langue étrangère finit le plus souvent par faire oublier le contexte verbal et le contexte cognitif sans lesquels les significations des mots étrangers juxtaposés ne pourraient jamais se construire en sens. Ce pouvoir attractif des mots est tel que, dans la traduction linguistique ne faisant donc attention qu'à établir des correspondances, on peut parfois constater une égalité quantitative par rapport à l'original : « [...] *c'est ainsi que bien des fois on sent que le traducteur s'est cru obligé d'observer une stricte égalité dans le nombre des mots des deux langues [...]* » (Lederer 1994 : 80). Cette sorte de transcodage nous empêche de « voir » le sens d'un texte et n'aboutit qu'à des « traductions » lourdes, peu naturelles et presque incompréhensibles car lestées d'esprit et de cadres syntaxiques de la langue de départ. De cette manière, on ne peut ni « voir » ni faire « voir » quoi que ce soit, ce qui est, pourtant, l'objectif principal de toute traduction.

Ce constat, nous avons pu le faire nous-mêmes à de multiples reprises dans notre travail avec les étudiants de français de quatrième année. Nous allons citer à titre d'exemple plusieurs traductions d'une partie du texte intitulé *Le gaspillage alimentaire : donner plutôt que jeter* publié le 2 juin 2018 sur le site internet du magazine français *Paris Match*.

Dans les traductions faites par plusieurs de nos étudiants de quatrième année (année universitaire 2020/2021), nous voudrions attirer l'attention sur toutes les failles de la traduction par correspondances : traduction phrase par phrase, traduction mot à mot, respect total de la forme syntaxique du texte original, allant jusqu'à suivre sa ponctuation, ce qui aboutit sur une égalité quantitative et sur

un alignement des significations des mots qui laissent le lecteur perplexe et dans l'ignorance totale du sens de ce qu'il vient de lire.

Ces phrases traduites, nous allons les présenter en gras et en italique et placées dans leur contexte cognitif (la phrase soulignée) pour démontrer qu'il ne faut jamais aller trop loin pour trouver une des traductions opérantes qui peuvent « faire passer le message » de l'auteur. En plus, pour montrer à quel point les traductions proposées par nos étudiants suivent la forme syntaxique et l'ordre des mots de la phrase originale, nous avons marqué par une lettre (de *a* à *e*) chaque segment de la phrase originale (et des phrases traduites), délimité par des signes de ponctuation.

#### Exemple 1 :

« Pour l'instant (a), détaille Laurence Gouthière (b), chargée de la lutte contre le gaspillage alimentaire à l'Ademe (c), on est encore sur un modèle économique en volume (d) : plus on vend, plus on gagne de l'argent (e). Il faut, à l'inverse, aller vers un modèle qui prône la qualité. »

#### Traduction 1 :

„Trenutno (a), objašnjava Laurence Gouthiere (b), koja je zadužena za borbu protiv rasipanja hrane u Ademu (c), „mi smo i dalje na ekonomskom modelu u smislu obima (d): što više prodamo, više novca zaradimo (e). Suprotno tome, moramo krenuti ka modelu koji promovije kvalitet.”

#### Traduction 2 :

„Trenutno (a), objašnjava Lorens Gutjer (b), zadužena za borbu protiv bacanja hrane u Adem-u (c), mi smo još uvek na ekonomskom modelu u smislu obima (d): što više prodamo, to više zarađujemo (e). Međutim, trebalo bi raditi po modelu koji promovije kvalitet.”

#### Traduction 3 :

„Trenutno (a), kako precizira Lorens Gutjer (b), zadužena za borbu protiv bacanja hrane u „Ademu” (c), i dalje pratimo ekonomski model zapremine (d): što više prodamo, više i zarađujemo (e). Trebalo bi se, nasuprot tome, okrenuti modelu koji ceni kvalitet.”

#### Traduction 4 :

„Za sada (a), objašnjava Lorens Gutijer (b), zadužena za borbu protiv bacanja hrane u Agenciji (c), mi i dalje funkcionišemo po ekonomskom modelu količine (d): što više prodamo, više novca zaradimo (e). Suprotno tome, moramo krenuti ka modelu koji zagovara kvalitet.”

## Traduction 5 :

„Za sada smo još uvek na ekonomskom modelu zapremine (a+d): što više prodamo, to ćemo više zaraditi (e), opisuje Lorans Gutjer, odgovorna za borbu protiv bacanje hrane u Ademeu (b+c). Treba ići suprotno, prema modelu koji zastupa kvalitet.”

Ce qui nous a interpellé, c'est le fait qu'à part la traduction 5, toutes les traductions représentent un calque parfait, une copie conforme de la phrase originale : l'ordre des segments de départ ( $a+b+c+d+e$ ) est strictement respecté, ce qui les rend trop entrecoupées de signes de ponctuation et peu naturelles pour un lecteur serbe.

Par contre, l'étudiant qui nous a proposé la traduction 5 a évité ce rythme saccadé de la phrase originale en plaçant le commentaire [...] *explique Laurence Gouthière* [...] à la fin de la phrase. Mais, à l'instar de ses collègues, il s'est fait piéger par le concept de la traduction littérale centrée sur la recherche des significations des mots pris isolément, sans égard aux contextes verbal et cognitif.

Car les étudiants sont comme hypnotisés et obnubilés par le mot *volume* et ils le remplacent par le mot serbe *zapremina* (*volume = contenance d'un récipient*) ou même *obim* (*pourtour, circonférence*) et, ce qui est encore pire, ils réemploient à la lettre le syntagme français *le modèle économique en volume*, et le syntagme verbal qui l'introduit — *on est encore* — pour nous proposer la traduction — *i dalje smo na ekonomskom modelu obima* ou *ekonomskom modelu zapremine* — ce qui n'a aucun sens en serbe.

Pourtant, le sens de ce syntagme se dégage d'abord de son contexte verbal constitué par la suite de la phrase — *plus on vend, plus on gagne de l'argent* — qui fait disparaître la polysémie du mot *volume*, c'est-à-dire toutes les virtualités sémantiques que ce mot peut avoir en langue, au profit de son sens, sa seule signification pertinente en discours, et dans ce cas, au profit de *la quantité*.

Et puis, le sens se précise encore plus grâce au contexte cognitif, c'est-à-dire à la phrase qui se trouve juste à côté, et que nous avons soulignée plus haut : *Il faut, à l'inverse, aller vers un modèle qui prône la qualité*. L'information clé — *la qualité* — est pourtant reconnue par un de nos étudiants (la traduction 4) qui a remplacé le mot *volume* par le mot serbe *količina* (*quantité*) tout en réemployant le syntagme de départ (*un modèle économique en volume*) pour nous proposer la traduction — *ekonomski model količine* — qui n'est, elle aussi, que source de confusion, car calquée complètement sur l'original.

Ils ont fait ce que beaucoup de traducteurs font d'ailleurs très souvent : ils ont pris la signification des mots isolés et leur agencement syntaxique pour le sens, pour le vouloir dire de son auteur en se fourvoyant ainsi dans une impasse. Car même s'ils ont appréhendé le sens de ce passage, même s'ils l'ont « vu »,

ils ne sont pas parvenus à le faire « voir », ils n'ont pas réussi à « faire passer le courant » dans le sens *traducteur – lecteur* et ils ne se sont pas acquittés dûment de leur mission.

Faute de se concentrer sur l'essentiel, sur l'information la plus importante et plus qu'éloquente — *plus on vend, plus on gagne de l'argent*, faute de *visualiser* l'idée contenue dans notre exemple, faute de *déverbaliser* son sens, ils n'ont pas réussi à oublier la forme de départ, ni à *reformuler* le sens dans une traduction qui aurait fait passer le message sans aucun malentendu, sous une forme tout à fait acceptable et naturelle pour un locuteur natif du serbe :

*Ekonomija još uvek počiva na načelu da je najvažnije da se što više robe proda da bi se što više zaradilo. (L'économie repose toujours sur le principe qu'il est le plus important de vendre le plus de marchandises possible pour gagner le plus d'argent possible).*

Prendre de la distance par rapport aux mots, se servir du contexte aussi bien verbal que cognitif pour pouvoir déverbaliser le sens à transmettre et le reverbaler dans une traduction compréhensible et acceptable du point de vue de la syntaxe de la langue d'arrivée, tâcher uniquement d'établir des équivalences de sens entre le texte original et sa traduction au lieu de se préoccuper de trouver pour chaque mot étranger un mot dans sa langue maternelle, voilà les procédés sur lesquels se fonde *la traduction interprétative* ou *la traduction par équivalences*.

## 2. *Visualisation → déverbalisation → reformulation → sens*

Pendant la formation des futurs traducteurs ou interprètes, on ne saurait trop insister sur le fait que chaque traduction ou chaque interprétation a le même objectif qu'une situation de communication ordinaire – transmettre un message, et que ces actes se déroulent selon le même schéma : qu'il s'agisse d'une situation de communication ordinaire, ou d'un acte d'interprétation, on ne retient presque jamais tous les mots du récit de notre interlocuteur, mais on en retient « *un souvenir déverbalisé, un état de conscience de l'idée ou du fait évoqué.* » (Lederer 1994 : 22), et « *un sens déverbalisé est transmis d'un interlocuteur à l'autre, il naît des mots mais ne se confond pas avec eux.* » (Lederer 1994 : 23).

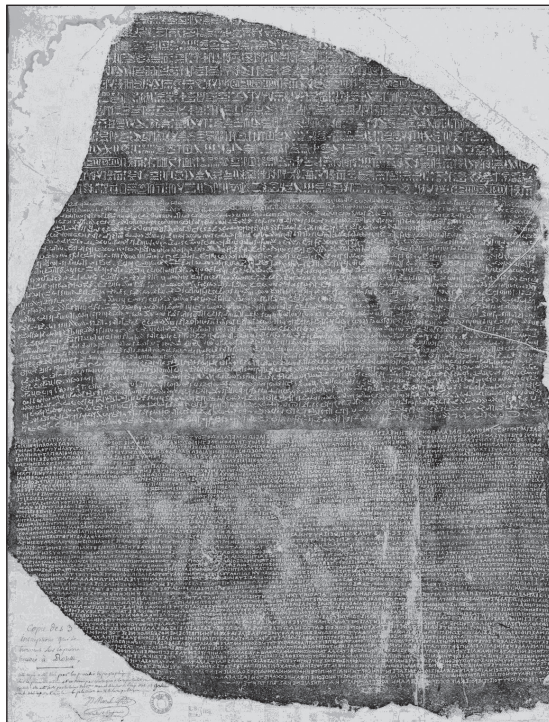
Pour un traductologue d'orientation interprétative, toute formation des traducteurs ou des interprètes devrait donc se baser sur le postulat suivant : on ne traduit pas les mots, mais le sens des textes ou des discours qui dépasse de loin les significations lexicales ou grammaticales des phrases (Lederer 1994 : 21).

Ce sur quoi aboutit nécessairement une traduction linguistique centrée sur les significations des mots, nous allons l'illustrer par l'exemple de plusieurs tra-

ductions d'un extrait du texte « Dans le secret des hiéroglyphes, 'l'aventure Champollion' », publié le 7 avril 2022, sur le site internet du magazine français *Sciences et avenir*.

Dans ces traductions faites par nos étudiants de quatrième année (année universitaire 2021/2022), nous voudrions d'abord et encore attirer l'attention sur tous les défauts de la traduction par correspondances et sur le fait que les traductions de nos étudiants épousent servilement la forme syntaxique et l'ordre des mots de la phrase originale, et c'est à cette fin que nous avons marqué par une lettre (de *a* à *e*) chaque segment de la phrase originale (et des phrases traduites), délimité par des signes de ponctuation.

Il s'agit de la traduction de la légende sous l'image 1 représentant les inscriptions de la célèbre pierre de Rosette, qui avaient permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiennes en 1822. Cette fois encore, la magie des mots a opéré en faisant négliger complètement à nos étudiants cette image qui aurait dû pourtant leur servir de support pour une visualisation et une déverbalisation du sens qu'ils étaient censés transmettre.



*Image 1.*<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Source : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/dans-le-secret-des-hieroglyphes-l-aventure-champollion\\_162762](https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/dans-le-secret-des-hieroglyphes-l-aventure-champollion_162762).



Malgré cette aide visuelle et malgré le contexte cognitif constitué par la mention faite plus loin dans le texte, explicitant qu'à l'époque, *l'estampage* est, en fait, une empreinte directe sur les pierres inscrites, faite avec des papiers humidifiés, les traductions proposées par nos étudiants sont incompréhensibles pour un lecteur serbe, car des copies conformes de l'original : nous y constatons une fois de plus une quasi-égalité quantitative par rapport à l'original. Ils ont traduit, pourrait-on dire, en non-connaissance de cause, car, au lieu de traduire passage par passage, ils ont procédé à une traduction phrase par phrase, et sans avoir d'abord lu le texte dans son intégralité ce qui leur aurait fourni le contexte cognitif, nécessaire pour l'appréhension et la restitution du sens.

Exemple 2 :

*Estampage à l'encre noire sur papier (a) des trois inscriptions retrouvées (b) sur la pierre découverte à Rosette (c), en Egypte (d), réalisé lors de sa découverte en 1799. (e)*

*Traduction 1 :*

*Pečaćenje crnim mastilom na papirima (a) sa tri natpisa, pronađen (b) na kamenu iz Rozete (c), u Egiptu (d), napravljeno kada je kamen otkriven 1799. godine. (e)*

*Traduction 2:*

*Pečat sa crnim mastilom na papiru (a) tri natpisa pronađena (b) na kamenu otkopanom u Rozeti (c), u Egiptu (d), napravljena kada je otkriven 1799. (e)*

*Traduction 3:*

*Pečat sa crnim mastilom na papiru (a) tri natpisa (b) na kamenu pronađenom u Rozetu (c), napravljen 1799. godine, kada je bio otkriven. (e)*

*Traduction 4 :*

*Pečat od crnog mastila na papiru (a) sa tri zapisa pronađen (b) na kamenu otkrivenom u Rozeti u Egiptu (c+d), napravljen kada je otkriven 1799. godine. (e)*

*Traduction 5 :*

*Pečat crnim mastilom (a) na tri papirna natpisa pronađena (a+b) na kamenu otkrivenom u Rozeti (c), u Egiptu (d), napravljena kada je otkriven 1799. (e)*

Ce qu'on remarque de prime abord, c'est que toutes les traductions proposées ont une structure presque identique, calquée sur la phrase de départ (avec

de légères variations dans le cas des traductions 4 et 5, consistant à relier soit les segments *c* et *d*, soit les segments *a* et *b*).

Au souci de respecter l'ordre des mots de l'original se rajoute le soin de trouver un mot serbe pour chaque mot français. Ces deux préoccupations ont complètement détourné l'attention de nos étudiants de leur objectif principal : « voir » et avoir une idée nette de quoi il s'agit pour pouvoir l'expliquer à d'autres.

La confusion vient du fait qu'en suivant l'ordre des mots de l'original *a+b* (*Estampage à l'encre noire sur papier (a) des trois inscriptions retrouvées (b)*), ils emploient le génitif serbe du nom *natpis* (*inscription*) après le nom papier (*papier*) en formant ainsi une construction tout à fait bizarre et incompréhensible pour le lecteur serbe (*Pečat sa crnim mastilom na papiru (a) tri natpisa (b)*). S'ils avaient mieux regardé l'image 1, ils auraient compris que le génitif du nom *natpis* (*inscription*) devrait se rapporter en fait au nom *estampage*, car il s'agit en fait d'un *estampage des trois inscriptions* (en trois écritures différentes), fait sur papier.

La confusion ne fait que grandir après que nos étudiants font croire au lecteur que l'image représente *pečačenje* (traduction 1), c'est-à-dire *le fait d'apposer un tampon*, même si, dans ce contexte, cela ne veut forcément rien dire en serbe. L'étudiante en question a dû se croire obligée de transposer la nature du mot *estampage* — le nom verbal français que l'étudiante remplace par le nom verbal correspondant serbe *pečačenje* — au lieu de transposer l'idée véhiculée par ce mot, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un papier sur lequel ont été faites des empreintes des trois inscriptions.

Les quatre autres traductions nous parlent de *pečat*, d'un *tampon*, et le lecteur risque de conclure, soit qu'il s'agit d'un tampon qui avait été découvert sur une pierre à Rosette, soit qu'il s'agit d'un tampon et de trois inscriptions sur papier qui avaient été découverts à Rosette en 1799...

En suivant machinalement l'ordre des mots de l'original, la voie à deux sens (*texte* → *traducteur*; *traducteur* → *lecteur*) qu'est censée être la traduction, devient inévitablement et complètement congestionnée et n'aboutit sur aucune construction du sens.

Après des instructions données aux étudiants, concernant le procédé à adopter, et qui devrait consister à prendre de la distance par rapport aux mots, à se servir du contexte aussi bien verbal que cognitif (sous forme d'image dans ce cas) pour pouvoir visualiser et déverbaliser le sens à transmettre et pour le transmettre dans une traduction compréhensible et acceptable du point de vue de la syntaxe et de la sémantique de la langue d'arrivée, nos étudiants nous ont proposé des traductions hybrides, combinant une déverbalisation incomplète (traduction 1) où ils ont remplacé le mot *pečat* (un tampon) par *otisak* (une empreinte), et la structure syntaxique de l'original qui s'est déjà révélée problématique dans la traduction serbe :

*Traduction 1 :*

*Otisak crnim mastilom na papiru (a) tri natpisa pronađena (b) na kamenu otkrivenom u Rozeti (c), u Egiptu (d), napravljena kada je otkriven 1799. godine (e).*

Après de nouvelles consignes de notre part de se libérer de la forme de départ, et de se guider uniquement sur le sens qu'ils ont déverbalisé, ils nous ont proposé une traduction compréhensible (traduction 2), quoique trop longue, et de forme inappropriée à une légende sous une image.

*Traduction 2 :*

*Na papiru se nalazi kopija tri natpisa pronađena na kamenu otkrivenom u Rozeti, u Egiptu. Ova kopija načinjena je kad je kamen otkriven 1799. godine.*

*(Sur le papier se trouve la copie des trois inscriptions trouvées sur la pierre découverte à Rosette, en Égypte. Cette copie avait été faite quand la pierre avait été découverte en 1799.)*

Après que nous leur avons suggéré qu'il fallait mettre en avant la chose la plus importante dans cette légende, c'est-à-dire le fait qu'il s'agissait des inscriptions en trois langues différentes ayant permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes, plusieurs d'entre eux nous ont proposé cette traduction à la forme tout à fait adaptée à une légende, et qui est, grâce à l'entremise de l'image, complètement acceptable bien qu'ils n'aient pas traduit le syntagme *à l'encre noire* vu le fait que, grâce à la photo, il est évident qu'il s'agit d'une empreinte faite à l'encre noire et qu'insister sur la traduction de ce syntagme ne ferait qu'alourdir la traduction serbe :

*Tri natpisa sa Kamena iz Rozete (otisak na papiru, načinjen neposredno po pronalasku kamena 1799. godine u egipatskom gradu Rozeti). – Trois inscriptions de la pierre de Rosette (empreinte sur papier, faite lors de la découverte de la pierre en 1799, dans la ville égyptienne de Rosette).*

### 3. Conclusion

En guise de conclusion, nous tenons à souligner une fois de plus toute l'importance des procédés sur lesquels on ne saurait trop attirer l'attention des traducteurs en herbe :

- prendre de la distance par rapport aux mots et ne jamais traduire mot par mot, ni phrase par phrase pour éviter « [...] de tomber sous l'empreinte des signes de la langue originale et d'en transposer les signifiés; cette transposition marquant sa langue de tournures étrangères et en

*trahissant les normes, [ne pourrait] qu'occulter la pensée originale* » (Seleskovitch & Lederer 1997 : 84) et pour que « [...] *les formes linguistiques de l'original s'évanouissent pour ne laisser subsister que la conscience du sens* » (Seleskovitch & Lederer 1997 : 85) ;

- tâcher d'établir des équivalences de sens entre le texte original et sa traduction au lieu de se préoccuper de trouver pour chaque mot étranger un mot dans sa langue maternelle ;
- se servir du contexte aussi bien verbal que cognitif pour visualiser et déverbaliser le sens à transmettre ;
- reverbaler le sens déverbalisé dans une traduction compréhensible et acceptable du point de vue de la syntaxe et de l'esprit de la langue d'arrivée.

### Références bibliographiques

- Delisle 1984 : J. Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Israël & Lederer 2005 : F. Israël & M. Lederer, *La théorie interprétative de la traduction, I, II, III*, Paris – Caen : Lettres modernes Minard.
- Krstić 2012 : N. Krstić, « La traductologie et ses modèles théoriques », in Z. Nikodinovski (dir.), *Langue, littérature et culture françaises en contexte francophone*, Skopje : Faculté de Philologie « Blaže Koneski », 134–146.
- Lederer 1994 : M. Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris : Hachette.
- Lederer 2006 : M. Lederer, « La théorie interprétative de la traduction – origine et évolution », in M. Ballard (dir.), *Qu'est-ce que la traductologie*, Arras : Artois Presses université, 37–52.
- Plassard 2015 : F. Plassard, « Déverbalisation et traduction écrite », *FORUM*, n° 13(2), Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, 95–128.
- Seleskovitch & Lederer 1997 : D. Seleskovitch & M. Lederer, *Interpréter pour traduire*, 3<sup>e</sup> édition, Paris : Didier Érudition.

Бранко Ракић

### Превођење и пут до смисла: пут са два смера

У нашем раду, бавили смо се питањем смисаоних целина и изградње смисла са традуктолошке тачке гледишта. Могло би се рећи да је пут који у превођењу води до смисла заправо двосмерни пут. Први смер на овом путу (текст-преводиалац) подразумева фазу током које преводиалац стрпљиво и одговорно трага за смислом и настоји да, у пуној мери, разуме изворни текст. Други смер на овом путу (преводиалац-читалац) обухвата процес током којег преводиалац смисао до којег је

дошао реформулише у језик на који преводи, и то држећи се идеја, а не речи (Delisle 1984: 82), процес током којег преводац смисао до којег је дошао изражава кроз морфосинтаксичке и семантичке оквире својствене језику на који преводи и који су потпуно јасни говорницима датог језика, чиме адекватно и у потпуности преноси изворни текст. У овом раду, најпре смо се осврнули на појмове који су, у превођењу и науци о превођењу, то јест у интерпретативној теорији превођења, у тесној вези са изградњом смисла, као што су девербализација, реформулација, превођење путем преношења идеја (Lederer 1994). На основу анализе корпуса састављеног од примера преузетих из превода са француског на српски језик студената IV године француског језика на Филолошком факултету у Београду (током универзитетских година 2020/2021 и 2021/2022), настојали смо да покажемо да се до смисла тешко може доћи, те да се смисао самим тим не може ваљано ни пренети, уколико се занемари фаза девербализације, уколико се прибегава лингвистичком превођењу како га назива М. Ледерер (Lederer, 1994: 15), то јест дословном превођењу и уколико се смисаона целина на тај начин изједначи са речју или синтагмом. Поред тога, водећи се недостацима констатованим у преводима у нашем корпусу, настојали смо да укажемо на чињеницу да је у процесу универзитетске наставе писаног превођења од највећег значаја да будући преводиоци увежбавају темељне технике и поступке интерпретативне теорије превођења (визуелизација, девербализација и реформулација) како не би упадали у замке дословног превођења.

*Кључне речи:* изградња смисла, смисаоне целине, језички контекст, когнитивни контекст, интерпретативна теорија превођења, лингвистичка теорија превођења, визуелизација, девербализација, реформулација.